

La Presse

I . La Presse. 1837-02-20.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Aux bureaux : 1 fr. 50 c. la ligne.
Or, les reçoit
aux bureaux du Journal
RUE SAINT-GEORGES, 15.

LA

PRESSÉ

PRESSE ÉTRANGÈRE.

PRESSE ALLEMANDE.

DES BORDS DU RHIN, 12 février. — Suivant des nouvelles que nous recevons de la Suisse, plusieurs gouvernements cantonnaires ont résolu de faire construire des bateaux à vapeur sur plusieurs lacs intérieurs. Il en résultera de grands avantages pour les communications entre Zurich, les Grisons et l'Italie. Quand le nouveau bateau à vapeur destiné à la navigation du lac de Genève sera construit, les voyageurs pourront se rendre, en un seul jour, de Genève à Berne. Le républicanisme cantonal s'agit encore à cet égard et là dans les limites étroites qui lui ont été assignées. En effet cette Suisse régénérée est à peine sortie des langes du moyen âge. L'esprit du peuple n'a pas montré beaucoup de sympathie pour les mouvements révolutionnaires des derniers temps. Il n'y a aucune parité à établir entre le soulèvement des gens de la campagne en Suisse contre l'aristocratie des villes et les tendances analogues que l'on remarque dans d'autres pays. Les changements cantonnaires n'ont, comme tels, aucune importance pour l'étranger, et les patriciens de l'Helvétie se tromperaient fort s'ils prétendaient se placer sur la même ligne que les légitimités couronnées. La Suisse ne pourra que difficilement résister aux inconvénients qui résulteront pour elle d'une collision avec les institutions nationales comme celle produite par l'union des douanes allemandes. Dans les cantons du Sud et de l'Est, plusieurs voix ont déjà réclamé l'accession à cette union, mais les nationaux n'en veulent pas. Les cantons de l'Ouest ont une tendance plus prononcée pour la France.

(Journal allemand de Francfort.)

Francfort, 11 février. — Hier, dans l'après-midi, une rixe sanglante a éclaté à Saalhausen, entre quelques soldats autrichiens et un poste de notre bataillon de la ligne. Plusieurs hommes ont été blessés. Une patrouille autrichienne a eu beaucoup de peine à rétablir l'ordre. Immédiatement le poste a été relevé par un détachement plus nombreux.

(Gazette d'Augsbourg.)

PRESSE ANGLAISE.

GRANDE-BRETAGNE. — Londres, 17 février. — C'était hier le jour de la réunion hebdomadaire des directeurs de la banque. Ils ont siégé jusqu'à deux heures et se sont séparés sans avoir annoncé qu'ils dussent augmenter le taux de l'escompte. Comme on est généralement convaincu aujourd'hui qu'ils ont entièrement renoncé à ce projet. Les consolidés ont éprouvé une amélioration sensible.

— Des lettres d'Odessa représentent l'expédition russe, en Asie, comme ayant été forcée de rétrograder de nouveau. Elles nous apprennent aussi que les autorités russes ont fait arrêter plusieurs agents anglais dans différentes contrées de l'empire moscovite.

(Standard.)

FRANCE. — PARIS, 19 février.

Les opinions politiques que professe M. Henri Fonfrède sont aux nôtres exactement ce que sont à elles-mêmes deux sphères contiguës; pour un point par lequel elles se touchent, elles s'écartent par tous les autres. Nous avons montré par quel point nos opinions diffèrent de celles de M. Fonfrède, bien que semblables dans la forme; la citation suivante, qui reproduit tout ce que nous avons déjà dit sur le sujet qu'elle traite, fera voir ce qu'elles ont entre elles de commun :

« Deux éléments sont nécessaires pour imprimer aux affaires une direction conforme aux intérêts d'un pays : la connaissance générale et spéciale de ses intérêts; le loisir de suivre l'application des théories aux faits gouvernementaux, avec constance et travail assidu, avec une logique incessante qui absorbe toutes les forces de la pensée.

« Or, plus la civilisation d'un peuple augmente, plus sa population s'accroît, plus ses arts, son commerce, son industrie créent de nouvelles branches de travail; plus la concurrence produit des miracles, mais en même temps met les intérêts en lutte, et présente des obstacles sans cesse renaissants aux nouveaux-venus qui veulent les surmonter, et aux premiers exploitants qui veulent se maintenir; plus, dans une situation pareille, les citoyens sont incapables, au milieu de la mêlée, de saisir le point de vue général où la législation doit être placée pour concilier ces intérêts rivaux et actifs; plus, en même temps les citoyens occupés, dans leur vie pratique et dans leur intelligence, aux soins de ces intérêts qui pour eux prennent graduellement une plus grande importance, sont privés de la liberté d'esprit et du loisir nécessaires pour étudier à fond le gouvernement du pays, encore compliqué par ses relations extérieures, dont la grande majorité des citoyens ne peut même apprécier les éléments.

« Si donc aujourd'hui les électeurs s'éloignent déjà d'élections trop multipliées parce que leurs propres affaires les absorbent; si déjà les députés regardent comme un grand sacrifice de quitter leur agriculture, leur cabinet, leurs bureaux, leurs manufactures, pour passer six mois à Paris à discuter longuement des matières dont certaines leurs sont tout à fait inconnues; si déjà les affaires de l'état sont tout à coup suspendues pendant les six mois de la session parce que les ministres, absorbés par les longues divagations parlementaires, souvent sans but; qu'il leur faut endurer ainsi que les intrigues qui en naissent, n'ont pas trois heures par jour à donner aux affaires de leurs administrations respectives; si déjà il résulte pour la confection des lois administratives et réglementaires

d'énormes inconvénients issus de cet état de choses, inconvénients qui vicient les projets de lois d'abord et les lois ensuite, ainsi que je le démontrerais dans un article spécial; si déjà la chambre élective, composée de 489 membres, élus par 150,000 électeurs, n'a pas d'unité collective, parce que ses membres, élus par tant d'intérêts divers dans ses départements, se rencontrent accidentellement pendant la session avec le vif désir de se quitter le plus tôt possible pour retourner à leurs affaires particulières dans leurs provinces; si déjà cette mobilité, ce défaut d'ensemble, de plans coordonnés et complets, commence à faire de nos sessions législatives une espèce d'intermède languissant qui paralyse momentanément la vie administrative de l'état, au lieu de la ranimer et de lui imprimer une énergie directrice chaque jour plus nécessaire, que sera-ce donc lorsque la civilisation croissante aura donné aux intérêts particuliers un bien plus grand développement, aux industries concurrentes une bien plus grande ardeur à se défendre l'une de l'autre et par conséquent le besoin indispensable d'absorber le temps et la force intellectuelle de tous les citoyens qui s'y livreront?

« Que sera-ce donc quand la population toujours croissante et par conséquent toujours plus à l'étroit, plus pressée, presque étouffée dans chaque carrière, deviendra chaque jour plus affairée, plus avide à la fois de travail et de jouissances? et en même temps que les citoyens auront ainsi moins de loisir physique et moins de liberté d'esprit pour s'appliquer à l'étude des affaires publiques, combien ces affaires elle-mêmes ne deviendront-elles pas plus compliquées, plus difficiles? Combien le maniement de leur ressort ne sera-t-il pas plus délicat, plus environné d'écueils et d'incertitudes? Quelle patience, quelle étude, quelle pratique constante et suivie ne faudra-t-il pas pour diriger la législation de cette vaste machine gouvernementale dans son centre et dans ses détails! et c'est dans cette situation presque inextricable, situation où les desirs de la société la poussent, où ses travaux l'engagent, où sa destinée future est en quelque sorte enchaînée d'avance, que l'on parlerait d'accroître l'influence de l'élément populaire, d'étendre graduellement les droits électoraux de manière à faire parvenir successivement dans l'arène la plus grande partie des citoyens actifs du pays? Et c'est dans cette situation, chaque jour plus complexe, plus surchargée de difficultés nouvelles, que l'on voudrait donner la direction influente de l'état, à la puissance démocratique? c'est à dire qu'à mesure que la mobilité deviendrait plus grande dans l'état, on voudrait introduire une mobilité corrélatrice dans le gouvernement; tandis que la voix du bon sens vous crie en empruntant celle des siècles et de l'histoire humaine, que dans une telle situation, il faut au contraire que le gouvernement prenne plus de fixité, plus de force et d'unité dans sa direction souveraine, on que les éléments de la société se disjointent et se heurtent au milieu d'une effervescence sans guide et sans chef!

« C'est ici qu'on voit une nouvelle preuve d'une vérité qu'on a vainement combattue. C'est ici qu'on voit la lutte des opinions contre les mœurs et contre les intérêts. — En France les opinions sont plus ou moins démocratiques, mais les mœurs et les intérêts sont monarchiques.

« Que faut-il pour diriger les affaires de l'état dans l'intérêt public, sans opprimer ou favoriser injustement tels ou tels intérêts privés, au détriment de l'un de l'autre? Que faut-il pour diriger la législation de l'état, d'une manière complète, suivie et assez prompte, surtout, pour ne pas arriver tardivement au secours de la portion souffrante des intérêts, après que le mal dont ils souffrent serait consommé et irréparable? Que faut-il pour que, après avoir réglé les affaires de l'intérieur de l'état, la puissance qui le dirige, calcule, médite, règle ses vastes et nombreux rapports avec les nations d'Europe et d'outre-mer, rapports politiques, rapports commerciaux, rapports scientifiques et industriels?... Ce qu'il faut avant tout, le voici : — c'est la connaissance suivie, constante, non interrompue des faits administratifs, judiciaires, politiques; c'est la comparaison constante de tous ces faits avec les causes qui les ont produits et avec les réalités auxquelles ils s'appliquent. C'est dans chaque partie du gouvernement une lente succession dans les hommes, afin que les remplaçants puissent en quelque sorte s'inspirer, s'imprégner du passé, continuer leurs devanciers, profiter de leurs études, de leur expérience, de leurs erreurs mêmes dont il ne faut pas se borner à connaître les effets extérieurs et grossiers qui frappent la masse des imaginations les plus vulgaires, mais dont il faut apprécier aussi le côté intérieur, les causes secrètes, les motifs qui, spécieux quelque fois, pourraient égarer de nouveau si une autre circonstance semblable se présentait; or, voilà ce qui manquera essentiellement et toujours en France à tout gouvernement qui ne recevra sa direction de l'impulsion du peuple, des masses de la foule... et je l'ai déjà dit, parce que, éclairée ou non, la foule est et sera éternellement la foule; comme telle, elle sera toujours privée d'unité, de suite, de direction, d'expérience. Or, la chambre élective deviendra foule elle-même si, au lieu de lui soumettre un système dans lequel ses travaux puissent trouver un centre commun, vous lui demandez de créer un système, de donner une direction que ses membres éparés, accidentellement réunis, souvent changés, désunis et séparés pendant la moitié de chaque année, ne peuvent absolument avoir. — La direction venant du gouvernement offre seule toutes les garanties de plan, d'ordre, de logique, dont les intérêts nationaux ne peuvent se passer. »

L'Europe, journal légitimiste à 40 francs, est en ce moment de la part des feuilles de son parti qui content 80 francs, l'objet d'attaques de la nature de celles dont la Presse a triomphé. Suivant ces feuilles l'Europe ne serait qu'une tentative ministérielle faite à l'insu du loyal écrivain qui en est le rédacteur en chef, avec les fonds secrets dans le but d'anéantir la presse royaliste; c'est-à-dire, la Gazette de France et la Quotidienne. A ces imputations perfides le rédacteur en chef de l'Europe fait la réponse suivante :

« Si le pouvoir avait le projet d'étouffer les journaux royalistes, il imaginerait probablement des moyens moins ridicules que ceux dont on parle ici; il lui suffirait d'imiter les courtisans de la restauration, qui s'avisèrent un jour d'amortir les feuilles dont l'orthodoxie monarchique blessait leurs complaisantes théories de favoritisme semi-révolutionnaires. On acheta, à tout prix, actions, actionnaires, écrivains; le rédacteur en chef de l'Europe, dès ce temps-là, considéré comme inflexible, perdit la faculté de défendre les véritables principes monarchiques dans la feuille qu'il dirigeait alors; le nouveau directeur de la Gazette de France, qui, à cette occasion, fut doté par le pouvoir de sa propriété, peut, mieux que tout autre, rendre témoignage de l'indépendance du rédacteur de l'Europe, puisqu'il en a directement profité. »

Les amendements à la loi sur la garde nationale, proposés par MM. Desmonts et Moreau, députés et maires, sont le résultat des délibérations de l'assemblée générale des maires et adjoints des douze arrondissements de Paris, et de la commission qu'elle avait nommée pour préparer ce travail. Quelques-uns des amendements demandés par MM. les maires ont surtout pour but d'adoucir le projet de loi dans les dispositions qui doivent assurer l'inscription de tous les citoyens sur les contrôles. MM. les maires demandent deux commissaires-recenseurs salariés, par arrondissement. Ils étendent l'obligation du service de la garde nationale à un plus grand nombre d'étrangers, suppriment le conseil de recensement par bataillon et le demandent par arrondissement.

M. Duvergier de Hauranne doit, dit-on, présenter très prochainement son rapport sur la loi des travaux publics. On assure que le projet ministériel a été modifié dans la forme, par la majorité de la commission, d'accord avec le ministre. Le chiffre de la dotation serait maintenu.

Voici ce qu'on raconte de la prochaine fête que donnera M. Dupin :

« Depuis deux jours, les tapissiers, décorateurs, se sont emparés des salons de la présidence de la chambre, et sont en train de disposer toutes choses pour la fête du 25. Les invitations réuniront, en dehors des chambrières et des notabilités de la cour et de la diplomatie, tout ce que Paris compte de citoyens distingués dans les arts, les sciences, les lettres, la législation, le commerce et l'industrie.

« M. Dupin, avec un tact exquis, a su faire la part aux écoles, à la garde nationale et aux régiments qui tiennent garnison. Une immense tente, dressée dans le jardin, doit réunir en banquet 2,000 personnes. Les papiers de l'arrondissement ne pouvaient être oubliés par M. Dupin. On assure qu'elle a disposé de 5,000 fr. sur son épargne pour que d'honorables infortunes fussent secourues. »

Des nouvelles d'Oran, du 5 février, contiennent des propositions formelles de la part d'Ab-el-Kader, et deux de ses confidentes intimes sont à Oran. L'émir se résigne à ce que la France possède la province comme par suzeraineté, et reste paisiblement en possession de toutes les places, même avec une garnison à Tlemcen, il se fait fort pour toutes les tribus, mais il veut que la France lui reconnaisse un titre et lui concède certains privilèges pour son commerce avec le littoral, sans toutefois se prévaloir de son ancien traité signé par le général Desmichels. Au fait, Abd-el-Kader est épuisé, et ses Arabes ne sont plus fort disposés à guerroyer. Le moment est favorable.

Il y a eu plusieurs lettres de Tlemcen où nos soldats sont en bonne intelligence avec les Hadars, et pourvus de tout. Les Koulonglis ont fait une sortie, à laquelle le commandant des Arabes de l'émir ne s'est point opposé. Il est parti, d'un autre côté, plusieurs caravanes dont les Augadins ont fourni les chameaux; et le commerce avec les états de Maroc recommençait ses affaires.

On lit dans le Toulonnais l'article suivant extrait de sa correspondance d'Afrique :

« Un coup de main a été tenté, le 2 février, contre l'habitation du marabout Sidi-el-Habchi, beau-frère de Sidi-el-Seghir, qui prêchait une croisade contre les Européens. Les troupes du camp d'Erion n'ont pas trouvé le marabout chez lui et n'ont pu dès lors s'en emparer; mais dans un engagement qui a eu lieu entre nos troupes et celles de cet Arabe, les Kabiles ont perdu 8 hommes et 6 prisonniers. Ce petit coup de main a été exécuté avec vigueur et habileté.

FEUILLETON.

Théâtres.

GAITÉ. — HUIT ANS DE PLUS, par MM. Arnoult et Fournier.

MM. Arnoult et Fournier : voilà deux noms qui sonnent à mon oreille comme un seul nom tant ils sont frères; je connais de ces deux auteurs deux beaux romans, je crois. *Struensee*, ce livre complet, bien entendu, élégamment écrit, qui parle à l'esprit, au cœur, à l'imagination; ce livre tout plein de comédie et de drame, *Struensee* est de MM. Arnoult et Fournier. *Alexis Petrowitch*, cet autre livre où l'on voit la vraie Russie, le véritable czar Pierre le Grand, ses vastes et grossières passions, ses basses et petites intrigues, la lâcheté de ses sauvages courtisans, la lutte d'une barbarie profonde contre une civilisation enseignée à coups de fouet, et pour résultat la condamnation d'un fils par son père; *Alexis Petrowitch*, ce livre si distingué, est aussi de MM. Arnoult et Fournier.

Is ont aussi tenté le théâtre ensemble, et ils y ont été applaudis ensemble, et aujourd'hui les voilà encore ensemble : cela ne vous semble-t-il pas surprenant, merveilleux, impossible? Deux hommes de lettres liés d'une amitié qui ne s'est pas dénouée par la collaboration; deux collaborateurs qui ne se sont pas arraché la part l'un de l'autre dans leurs œuvres, qui ne se sont ni dénigrés, ni calomniés, qui n'ont pas eu la moindre discussion ou le plus petit procès; en vérité c'est une belle chose, une chose curieuse, une chose respectable. O MM. Arnoult et Fournier, que Castor et Pollux vous soient propices! je vous salue trois fois!!

Et cependant quelqu'un estime que je fasse de votre caractère, permettez-moi un peu de regarder le drame que vous avez produit sous le titre de *Huit ans de plus*; car, je vous le jure, fussiez-vous des amis plus sacrés qu'Oreste et Pilade, que Damon et Pythias, si vous aviez fait *la Champmesté*, ou *les Pontons de Cadix*, ou *les Chaperons blancs*, ou *le Portefaix*, ou toute autre pièce aussi féconde en naïvetés, aussi corsée en fadaïse, aussi largement fourrée d'ennui et de babillements, que celle que je viens de nommer; je vous le jure, dis-je, je vous le jure par les dieux immortels, il n'y aurait ni estime, ni ad-

miration pour votre sainte amitié qui m'empêchât de dire : j'aimerais mieux un solo de mirliton!

Cette parole judicieuse que j'ai recueillie au théâtre du Vaudeville, pendant que j'écoutais *la Champmesté*, cette parole m'a ravi, m'a enchaîné, elle a classé tout d'un coup pour moi la littérature de certains théâtres et de certains littérateurs; elle m'a tiré de peine à l'endroit de certaines pièces dont je ne savais que penser et que dire; elle m'a appris le cas qu'il en fallait faire. Je sais maintenant qu'il existe des pièces qui valent moins qu'un solo de mirliton; il y a long-temps que je le soupçonnais, mais je n'osais y croire : Aujourd'hui ma religion est éclairée. Arrière, vaudevilleries et vaudevillasses, petites et grosses pièces, maigres ou grasses productions, *Stradella* et *Champmesté*, *Mauvais ail* et *Grande duchesse*, je sais ce que vous valez : J'aime mieux un solo de mirliton!

Et maintenant que j'ai à mon service une formule de jugement aussi claire, aussi nette, aussi supérieure, voyons ce que c'est que *Huit ans de plus*.

Huit ans de plus pour un homme vis à vis d'une femme, c'est d'être un beau jeune homme quand elle est une belle jeune fille; c'est de savoir la vie quand elle veut commencer à l'apprendre; c'est le droit de la protéger à la fois, de sa force d'homme et de son expérience, quand elle risque dans le monde sa faiblesse et son ignorance; huit ans de plus, c'est une belle chose pour un homme.

Mais si vous changez les rôles, la position change cruellement avec eux. Huit ans de plus pour une femme, c'est être une femme faite quand un homme est encore un enfant; c'est être une femme presque vieille quand un homme entre dans la puissance de la jeunesse; c'est être ridée quand il est beau, c'est désirer le repos quand il brûle d'activité, c'est quitter les succès du monde quand il commence les siens; c'est un malheur, un horrible malheur!

On a fait de cette situation une comédie fort gaie, le *Jeune mari*, on pouvait, on devait en faire un drame. Partout où il y a du rire, il y a des larmes; partout où il y a une passion comique, il y a une passion tragique. Voyez les maris trompés. Changez le nom de la chose. Appelez-la adultère, au lieu de la nommer comme osait le faire Molière, et au lieu du *imaginaire*, vous avez *Misanthropie* et re-

pentir; au lieu de *Georges Dandin*, vous avez *Philippe II*. Vous savez tous cette admirable et comique interruption d'Orgon pendant le récit qu'on lui fait de la maladie de sa femme. — Et Tartufe! s'écrie-t-il à tout propos. — Eh bien! dans la tragédie italienne de *Mirra*, de cette fille amoureuse de son père, il y a une scène absolument calquée sur la scène de *Tartufe*; on raconte à la malheureuse que sa mère a failli être tuée, et à chaque instant elle coupe ce récit par ce cri incessamment répété : — Et mon père! — Et ce cri est d'un effet terrible, je vous assure. C'est de la belle tragédie.

Donc, puisque dans la situation d'une femme plus âgée que son mari, il y avait une source de scènes comiques, il devait nécessairement aussi s'y trouver un drame. MM. Arnoult et Fournier y ont trouvé celui que je vais vous conter.

M. Norblin a une fille de vingt-huit ans, nommée Henriette. Elle est recherchée par un certain M. Desrosiers, garçon de trente ans, mûri en outre par un grand fond de bonhomie et la charge de substitut du procureur du roi. Demandeur souvent la tête des criminels, est un métier qui doit vieillir vite ceux qui l'exercent. M. Desrosiers est donc un parti fort sortable pour Mlle Norblin. Mais Mlle Norblin refuse de se marier, malgré les prières de son père, malgré les conseils du médecin Duménil, vieil ami de la famille, et surtout malgré les épigrammes de son jeune cousin Jenneval, beau garçon de vingt ans qui ne pense qu'à aimer tout autre chose que sa cousine de vingt-huit ans.

Toutefois, Duménil croit avoir pénétré la cause des refus persévérants d'Henriette; mais avant de prendre un parti, il veut être sûr de ne point s'être trompé, il interroge Henriette, ou plutôt il cherche à la faire parler; mais la pauvre fille serre dans le plus profond de son cœur son amour que Duménil a deviné; qu'en ferait-elle? un objet de sarcasme pour celui à qui elle l'a donné. Vieille fille de vingt-huit ans, de quel air, de quelle voix dirait-elle : Je t'aime, à cet enfant de vingt ans, à cet enfant qui l'appelle en riant ma vieille cousine, qui joue avec ce malheur et le lui retourne dans le cœur. Duménil voyant enfin que son aïtuté ne peut rien obtenir d'Henriette, Duménil fait annoncer subitement que Jenneval vient d'être grièvement blessé par une chute de cheval. Un cri de douleur si violent s'échappe de l'amour d'Henriette, que déjà le docteur ne peut plus douter de cet amour. A

« Les troupes de Bouffarick, sous les ordres du colonel Marey, aga de la plaine, et du colonel Menne du 2^e léger, viennent de remporter un succès assez important sur les Hadjoutes. »

Le même journal publie ainsi l'état de l'armée qui doit faire l'expédition de Constantine :

Infanterie. — 1^{er} et 48^e de ligne expédiés de France; ces deux régiments ayant chacun trois bataillons de 800 hommes; un bataillon des 11^e, 62^e et 65^e; les deux bataillons de guerre du 2^e et du 17^e légers qui se trouvent à Bône et Alger; le 4^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique qui est resté à Bône, et le 5^e bataillon même arme qui sera expédié de l'île de Corse. Total des troupes d'infanterie, 12,000 hommes qui forment un effectif réel de campagne de 11,000 hommes.

Cavalerie. — Le 3^e chasseurs d'Afrique, les spahis, les Arabes de Youssouf; en tout, environ 1,500 cavaliers.

Artillerie. — 4 batteries de campagne et 4 de montagne; en tout 1,900 hommes et 1,200 chevaux.

Génie. — 8 compagnies formant un effectif de 1,200 hommes.

Plus les pontonniers, le train des équipages militaires, les compagnies de mulets à bât, formant en total 1,000 hommes et 1,200 chevaux ou mulets.

D'après ce calcul que nous avons lieu de croire exact, l'armée expéditionnaire aurait donc un effectif de 15,900 hommes, et 4,000 chevaux.

Les détachements que l'on embarque successivement pour l'Afrique, le bataillon de tirailleurs et celui de la légion étrangère augmentent l'effectif de l'armée d'occupation de 6,000 hommes.

Nous avons annoncé, dans notre numéro du 19 janvier, que M. le duc de Cambridge avait été condamné, par la cour royale de Paris, 1^{re} et 5^e chambres réunies, à payer, à titre de dommages intérêts, une somme de 120,000 fr. au duc de Brunswick.

Voici quelques détails extraits du plaidoyer de M^e Delangle, défenseur du duc de Brunswick :

« M. le duc Auguste-Guillaume et M. le duc Charles de Brunswick, sont les petits-fils du célèbre duc de Brunswick, tué à la bataille d'Iéna; leur père a été tué à Waterloo, à l'avant-garde de l'armée hanovrienne.

« Le prince régent d'Angleterre a fait casser le testament qui plaçait ces deux princes sous la tutelle de la marquise de Bade, et il a eu l'administration de leur personne. En 1850, une intrigue de cour, suivie d'une émeute populaire, chassa M. le duc de Brunswick de ses états : la diète germanique mit son frère à sa place. Le prince, banni de ses états et frappé d'une interdiction toute politique, se réfugia en France. Il a soutenu de nombreux procès qu'il a tous gagnés, y compris celui qui a déclaré le duc de Cambridge, vice-roi de Hanovre, non-recevable à faire peser sur lui, en France, les effets de l'interdiction. Cependant les poursuites, faites en vertu d'un acte qui ne pouvait recevoir d'exécution parmi nous, ont occasionné au duc des pertes considérables.

« En premier lieu, se présente une somme de 375,480 fr., dépensée par le duc pour faire confectionner, par un tailleur de Bordeaux, une quantité considérable d'uniformes. Le duc se proposait, à l'instar de don Pedro, de tenter à main armée sa réintégration dans ses états. Les oppositions du duc de Cambridge ont empêché la livraison de ces effets qui, aujourd'hui, sont détériorés et hors d'usage. Il convient d'ajouter à la perte de ces uniformes 26,000 fr. pour frais de garde et autres de diverses natures.

« D'un autre côté, le duc avait passé, avec M. Nolte, un marché pour fournitures de souliers, gibernes, fusils, etc. Il lui a remis à compte 53,000 fr., qui sont perdus. Il a déposé, pour sûreté des paiements des fournitures, chez M. Legu, banquier, une somme de 101,000 fr., dont les oppositions du duc de Cambridge ont arrêté les intérêts.

« Un dernier article, montant à 100,000 fr., comprend les frais de justice payés par le duc de Brunswick et les emprunts onéreux qu'il s'est vu contraint de faire.

« Dans cet espace de trois années, on a fait peser sur le duc de Brunswick une interdiction de fait qui, en droit, a été reconnue illégale. Pendant qu'il s'est vu en proie à des embarras pécuniaires et à des persécutions de toute nature, non seulement le duc était privé de ses états, mais son patrimoine de quatre millions était sous les mains du duc de Cambridge; en sorte que c'est avec l'argent du duc de Brunswick lui-même que l'on paie les frais des procès injustes qui lui sont intentés. »

Le 10 janvier, a été ouverte la cinquième session du conseil colonial de la Martinique. M. le contre-amiral gouverneur, baron de Mackau, a prononcé un discours pour expliquer les motifs de cette réunion à une époque inaccoutumée; il s'agit d'examiner les projets financiers tendant à rétablir l'équilibre entre les recettes et les dépenses de la colonie.

M. le baron Mackau signale la tranquillité dont la colonie a joui depuis la dernière session; il annonce la réalisation prochaine des vœux du commerce colonial au sujet de l'établissement des entrepôts. La saison de l'hivernage, passée sans désastres pour l'agriculture et la navigation, concourt à la prospérité de l'île, prospérité que complètera l'établissement d'un bon système financier.

A la fin de la séance de la chambre des communes, le 16 février, M. C. Lushington a fait une motion ayant pour objet d'engager la chambre à se prononcer contre le banc des évêques, et leur présence à la chambre des lords. Cette motion a été rejetée par une majorité de 197 voix contre 92. On a été surpris à Londres de voir une aussi forte minorité, à laquelle on était loin de s'attendre, malgré l'impopularité progressive qui frappe depuis quelques années les hauts dignitaires du clergé anglican: Sir Ro-

bert Peel a défendu le banc des évêques.

La séance du 17 a offert très peu d'intérêt. Des pétitions pour et contre les taxes de l'église ont été présentées à la chambre haute.

A la chambre des communes a eu lieu la seconde lecture du bill des corporations municipales de l'Irlande. La discussion s'engagera le lundi 20 février. Lord Francis Egerton a annoncé, pour le même jour, une motion ayant pour but la suppression de ces corporations, et l'application des mesures qui pourraient assurer justice, sécurité, repos aux bourgs et aux villes de l'Irlande. Une motion semblable du même lord, provoqua, l'année dernière, une grande discussion; mais elle ne rencontra que peu de sympathies.

Le défaut d'espace nous empêcha hier de publier dans le compte-rendu de la séance de la chambre des députés, la pétition des habitants de Tlemcen, déposée sur le bureau de la chambre par M. le président Dupin.

Eioub, Ahmed et Ismail, habitants du méchouar de Tlemcen, exposent qu'ils vivaient heureux et considérés, lorsqu'ils profitèrent de leur influence pour engager leurs concitoyens à passer sous la domination de la France. Ils envoyèrent des émissaires auprès du maréchal Clauzel, qui se rendit au méchouar et les frappa d'une énorme contribution; pour leur part, ils eurent à payer 106,000 fr. Sur leur refus, on les mit en prison, et ils furent menacés de la bastonnade, supplice infligé aux marabouts de la ville. Alors ils réunirent leurs bijoux qu'un d'eux devait aller vendre, mais il leur fut répondu qu'on accepterait les bijoux, qui furent estimés arbitrairement. Youssouf-Bey fut un des agents de cette perception.

« Quant à ce qu'on a pris aux autres, disent les pétitionnaires, Dieu seul en a le compte. »

Eioub, Ahmed et Ismail, voulurent ensuite aller à Oran, mais ils n'obtinrent cette permission qu'à force de prières et au prix de 400 piastres (2,400 fr.). D'Oran, ils passèrent à Alger, d'où ils s'adressèrent au ministre de la guerre, ainsi qu'à M. Baudé, lors de son arrivée en Afrique.

Chronique.

Hier au soir, M. le comte de Bondy, M. le baron Mortier, M. le comte Anatole de Montesquiou, M. le général Jamin, ont eu l'honneur d'être reçus par le roi.

M. le duc de Nemours a assisté au bal de M. le comte de Rambuteau, préfet de la Seine.

Aujourd'hui le roi a présidé le conseil des ministres.

MM. les ducs d'Orléans et de Nemours sont sortis pour aller au Champ-de-Mars faire manœuvrer plusieurs régiments.

Le roi vient de recevoir de S. A. R. le grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, une lettre par laquelle ce souverain notifie à S. M. la mort de S. A. R. le grand-duc Frédéric-François son grand-père et prédécesseur.

A l'occasion de cet événement, le roi prendra le deuil pour onze jours, à dater de lundi 20 février jusqu'au 2 mars inclusivement.

M. le vicomte d'Uzer, maréchal-de-camp, qui commandait à Bône, est arrivé à Paris.

M. le ministre de l'intérieur a reçu de M. Blouet, architecte, qu'il avait chargé de visiter, avec M. Demetz, les maisons pénitentiaires des Etats-Unis d'Amérique, une lettre de Washington, en date du 20 janvier, par laquelle il lui annonce qu'après avoir examiné rapidement les établissements si importants de Philadelphie, qu'ils doivent revoir plus tard, ils se sont dirigés par Washington sur Richmond, la ville la plus méridionale de celles qu'ils doivent explorer, pour revenir ensuite dans le Nord, où règne en ce moment le froid le plus intense.

MM. Demetz et Blouet ont déjà recueilli des observations très intéressantes, et annoncent l'envoi de documents que l'administration française pourra consulter avec fruit.

Les deux chambres de Bavière, le 15 février, ont procédé à la nomination de diverses commissions. La chambre des députés avait antérieurement nommé la commission de l'adresse.

La première chambre des états de Saxe vient d'adopter un projet de loi contre le duel. Ce projet établit la peine de l'emprisonnement ou de la réclusion, suivant la gravité des circonstances. La peine d'un emprisonnement plus ou moins long pourra aussi être appliquée aux témoins.

Correspondance particulière de la Presse.

Toulon, 13 février. — Hier matin, deux belles compagnies du génie sont entrées en ville. Ces militaires s'embarqueront très prochainement pour Bône.

On pousse avec vigueur la confection des divers blockaus qu'on doit envoyer en Afrique.

Les deux corvettes de charge, l'Egérie et la Marne, ont appareillé hier soir pour Bône, avec un chargement considérable de matériel d'artillerie et du génie.

Le brick du 1^{er} rang, l'Alerte, commandé par M. de Vienne, capitaine de corvette, arrivé hier de Barcelonne, va repartir au premier jour pour les côtes de Catalogne avec des vivres pour les bâtiments de cette station.

Le 1^{er} de ligne dont la destination était pour Bône, vient de recevoir l'ordre de se tenir prêt à embarquer sous trois jours, et ce sera le vaisseau le Jupiter qui le transportera à Oran. Il prendra à son bord 1,200 hommes. Un autre bâtiment portera le restant.

Nous apprenons par la correspondance d'Alger que le lieutenant gé-

néral Rapatel informé de l'événement malheureux arrivé à Bône a fait expédier en toute hâte d'Oran des troupes pour renforcer la garnison de cette place, ainsi que des officiers de santé pour soigner les victimes de cette catastrophe.

Par suite de ce mouvement de troupes l'émir Abd-el-Kader qui en a été informé, a réuni les siennes qu'il a conduites devant Oran pour cerner cette ville.

COLONIES. — Alger, 10 février. — Nous attendons avec la plus vive impatience la discussion qui soulèvera aux chambres le projet de loi relatif à la nouvelle expédition de Constantine. C'est que l'avenir du pays est dans le système à suivre; et il paraît que ce système sera l'objet d'un sérieux examen.

Quant à nous, notre rôle est de constater l'état du pays et de recueillir les faits qui tendent à démontrer la possibilité de relations pacifiques avec les Arabes. Nous n'avons cessé de dire que l'échec de Constantine n'altérerait pas notre position du côté d'Alger. Chaque jour les événements viennent justifier nos prévisions. Voici quelques faits à l'appui :

La plupart et les plus importantes des tribus de l'est obéissent à Ben-Zamoun. Ce chef, très puissant, a été, à maintes reprises, sollicité par Achmet-Bey de nous faire la guerre. Ben-Zamoun, au contraire, vient d'envoyer à Alger un de ses secrétaires, porteur d'une lettre adressée au lieutenant-général Rapatel, gouverneur par intérim. Le chef arabe y renouvelle les assurances de paix et de bonne harmonie, dans l'intérêt des relations commerciales. C'est effectivement de l'est que nous viennent les huiles dont Alger fait des exportations considérables. La démarche amicale de Ben-Zamoun est un fait très important.

En voici un autre non moins remarquable :

Le lieutenant-général Rapatel avait demandé à Sidi-Ali de lui rendre des Français, qu'il a chez lui, en échange de quelques-uns des prisonniers arabes, actuellement à Marseille. L'Arabe a eu confiance en la parole du général, et lui a aussitôt renvoyé cinq Français, en lui écrivant qu'il comptait sur son exactitude à faire revenir de France les captifs dont il avait ainsi payé d'avance la rançon.

C'est le 8 de ce mois que ces cinq Français ont été amenés à Bouffarick, et remis au colonel commandant le camp. Voici leurs noms et la désignation de leurs corps :

Bourgeois (François), Devienne (François), du 11^e de ligne, enlevés près de Tlemcen; Fleury (Alphonse), Lefort (Jacques), du 66^e de ligne, idem; Léonard (Auguste), 7^e compagnie de discipline, pris près de Douera.

Les Arabes montrèrent la même confiance en décembre dernier, à l'occasion de l'échange du lieutenant de Defrance et de ses cinq compagnons de captivité.

On le voit, il nous suffit d'un chef dont le caractère soit respecté, pour que l'indigène s'humanise et traite avec lui; et notre influence n'est point affaiblie, puisque l'Arabe va au-devant de la conciliation.

A ce sujet, nous devons toutefois faire une observation essentielle. Quand nous nous faisons agitateurs de la paix, il est bien entendu qu'il ne s'agit point d'une paix à tout prix, d'une paix honteuse, achetée par de lâches concessions, par de funestes condescendances. Ce serait passer d'un excès à l'autre.

L'Arabe croit surtout à la force; c'est donc une paix forte qu'il faut faire avec lui. Nous l'avons dit ailleurs, il convient de tracer autour d'Alger une ligne de circonscription dans laquelle nous déclarerons vouloir être maîtres absolus. N'allons pas courir les aventures au-delà; mais faisons-y respecter notre domination, et donnons sécurité complète à quiconque, Européen ou indigène, viendra s'abriter sous notre drapeau, s'établir dans nos lignes.

Rien n'est plus propre à nous déconsidérer que l'impuissance où nous nous sommes parfois trouvés de protéger nos alliés. Ceux des Arabes que l'intérêt commercial, sinon l'amitié, porterait à s'unir à nous, en sont détournés par l'inefficacité de notre patronage. Ainsi, par exemple, nous avions jeté un bey à Médéah; nous entreprîmes une expédition sous prétexte de l'installer; et voilà que notre armée, sans même entrer dans la ville, rebrousse soudainement chemin, et laisse le bey exposé aux nuées d'ennemis que notre levée de boucliers avait suscités. Le malheureux a fini par succomber. Cet acte de légèreté et d'abandon nous a valu beaucoup d'ennemis, car l'Arabe ne se donne qu'à celui qui peut le défendre au besoin.

Il suit de là que si nous blâmons les expéditions lointaines et chevaleresques, nous voulons l'emploi d'une force puissante et protectrice où nous croirions devoir et pouvoir étendre notre occupation effective.

Tel est le motif qui nous fait approuver la correction qui a été récemment donnée aux Hadjoutes. Ces maraudeurs étaient venus piller la tribu amie de Rhilau. Une colonne est aussitôt sortie du camp d'Erion pour porter secours à nos alliés. Les Hadjoutes ont été rencontrés par nos soldats au Marabout, Sidi-el-Habchi, et nous leur avons enlevé 40 chevaux, tué huit hommes et fait deux prisonniers. Les Hadjoutes se sont sauvés; et, chose remarquable, ils ont été arrêtés et pillés dans leur fuite par les Arabes de Bené Kina, Oulod Yhich et Aaraba.

Ce trait prouve que les Hadjoutes, vrais pirates de terre, sont loin d'avoir pour eux les sympathies du pays; qu'il ne sera pas si difficile de les réduire, et que, pour être aidé par les indigènes eux-mêmes dans cette cause de pacification, il suffit de faire preuve de bonne volonté et de force.

ESPAGNE. — Madrid, 15 février. — Les nouvelles qui nous parviennent du théâtre de la guerre sont généralement affligeantes; à Santader, à St-Sébastien et dans d'autres villes, les soldats chrétiens ont pillé et saccagé des propriétés. L'esprit d'indiscipline est au comble.

FRONTIÈRE D'ESPAGNE. — Bayonne, 18 février. — Il est certain que les bateaux à vapeur anglais pourront être de quelque utilité dans l'attaque qui se prépare contre les carlistes, que s'ils sont favorisés par les

ce moment Jenneval paraît, et le cri de joie qui s'échappe encore de l'âme d'Henriette est si exalté, que Dumenil reconnaît que c'est une passion profonde et exaltée qui dévore cette femme.

Henriette s'enfuit honteuse d'avoir été devinée. Alors Dumenil se décide à tenter près de Jenneval le salut d'Henriette. Vieillard, il parle à cet enfant avec la gravité d'un homme à un homme; il lui demande de sauver Henriette, il lui apprend qu'il faut la fuir, et ne craint pas de lui en dire la raison. Dumenil s'est trompé, il a cru que l'expérience était une garantie des bons conseils, qu'un jeune homme se laisserait persuader parce qu'il lui dirait ce que le temps a enseigné à un autre. Plus Dumenil dit à Jenneval qu'un mariage entre lui et Henriette sera malheureux, plus Jenneval se sent pris du désir d'aimer et de consoler cette bonne Henriette si belle, si charmante; car elle est tout cela en effet. Aussi, quand Dumenil croit avoir obtenu le départ de Jenneval, ses efforts se trouvent inutiles. Jenneval lui échappe et accourt près d'Henriette, près d'Henriette en pleurs parce qu'il va s'éloigner; et aussitôt il lui dit qu'il est revenu parce qu'il l'aime, parce qu'il veut l'épouser. Comprenez-vous ce cœur sur lequel cette femme pèse de ses deux mains depuis long-temps pour que les mouvements n'éclatent pas à tous les yeux; comprenez-vous qu'on vient soulever ce dur fardeau de ce cœur endolori, pour lui offrir de battre librement appuyé sur le cœur qu'elle aime; c'est une joie à égaler une raison plus forte que celle d'Henriette; elle ouvre son âme à la liberté d'aimer; elle le dit, elle s'en vante, elle risque d'être heureuse. Car au milieu de ses transports les conseils, implacables de Dumenil lui font pèur de son bonheur et surtout de son avenir.

Au second acte cinq ans se sont écoulés. M. et Mme Jenneval après avoir été passer quelques temps à Paris sont revenus à la campagne. Ils ont ramené avec eux une jeune cousine de Jenneval, Pauline, âgée de 17 ans, qui vit entre le mari de vingt-cinq ans et la femme de trente-trois. Norblin est mort, et Dumenil long-temps absent, revient près de ses jeunes amis. Il s'informe de ce qui se passe et apprend de Mme Jenneval que son mari l'aime toujours, qu'il est bon et rempli de soin; la jeune Pauline arrive et dit combien Jenneval est sévère pour elle et affectueux pour sa femme. Jenneval lui-même paraît, et toutes les paroles sévères sont pour la jeune fille, toutes les expressions ten-

dres pour sa femme. C'est dans ces diverses scènes, au milieu des assurances qu'Henriette donne de son bonheur, parmi les tendresses de son mari et les larmes de Pauline, que s'expose et l'abandon de Jenneval et son amour pour la jeune fille. C'est en cela, que cet acte est plein d'un mérite charmant, c'est que la vérité sort par chaque pore de ce mensonge de bonheur si bien joué par tout le monde. Dumenil a tout compris et il cherche un remède à cette nouvelle passion de Jenneval, lorsque l'inévitable Desrosiers, le chercheur de femmes se présente, après avoir voulu épouser Henriette, il demande la main de Pauline. Mme Jenneval la lui accorde, et force la jeune fille à accepter, en lui montrant la passion coupable qu'elle a dans le cœur. Jenneval cède aussi, mais c'est là tout l'effort qu'il peut s'imposer; il ne sera pas le témoin de ce mariage, et déclare à Dumenil qu'il veut partir et s'éloigner pour quelque temps. Dans cette scène, fort bien traitée du reste, Jenneval laisse voir à quel point il aime cette Pauline, jeune comme lui, qu'il ne rougirait pas de mener dans le monde, avec laquelle il ne craindrait pas d'entendre chuchoter autour de lui : — Ah! c'est le mari de cette dame, mais il a dix ans de moins qu'elle; il l'a donc épousée pour sa fortune. C'est une spéculation bien chère, etc., etc. Jenneval raconte toutes ses faiblesses et toutes ses douleurs au médecin qui consent à le laisser partir. Malheureusement Henriette dévorée de jalousie a tout entendu, et tandis que Jenneval apprête son départ pendant la nuit, elle écrit une lettre d'adieu et disparaît. Pauline, à cette nouvelle, se retire dans un couvent.

Un an s'écoule entre le second et le troisième acte. Henriette qui avait quitté la maison de son mari pour se tuer, a reculé devant cet effroyable crime, à l'aspect du cadavre d'une femme qui avait accompli son suicide. Elle s'est enfuie et a été se cacher dans une auberge d'un village obscur où Dumenil a été la retrouver. Là, elle souffre, car elle aime encore. Henriette n'a que trente-quatre ans; vieille pour son jeune mari, jeune pour la passion, elle combat vainement, elle succombe, elle écrit à Jenneval. Un jour, en effet, elle a cru entendre sa voix dans cette auberge qu'elle ne sait pas être sur la route qui conduit de Paris au couvent où Pauline s'est retirée. Elle s'imagina que Jenneval la cherche partout. Jenneval est passé, en effet, mais Jenneval allait chercher Pauline; il allait l'épouser, car cette femme morte est rencontrée par Henriette,

cette femme a donné lieu de constater un suicide. On a déclaré que c'est celui de Mme Jenneval, et son mari s'est cru libre. Cependant Henriette l'attend, et véritablement il arrive. Elle croit que c'est pour elle; elle le fait appeler, et le mari remarié se trouve en présence de la femme vivante. La scène est puissante, rapide, foudroyante; elle n'avait qu'un dénouement possible : la mort d'Henriette. Cette fois elle l'a accompli, et Jenneval coupable par la vie d'Henriette redevient innocent par sa mort.

La donnée de cette pièce est bonne, car elle est continue et pour ainsi dire ascendante. La fille de vingt-huit ans que le jeune homme de vingt ans croit pouvoir aimer toujours, est naïve et vraie. Il y a tant de foi dans l'âme d'un homme de vingt ans! Les tourments jaloux d'une femme de trente-trois ans près d'un mari de vingt-cinq, sont également vrais; enfin le malheur, si non le suicide, est la conséquence forcée de cette position. En les poussant si loin, les auteurs ont obéi aux règles dramatiques qui veulent que toute situation soit close à la fin d'un ouvrage. Et la mort est la seule conclusion possible d'une telle douleur.

Mais ce qui fait le mérite essentiel de ce drame, c'est qu'il est écrit avec un tact de style et de cœur qui annonce des gens habitués à manier la langue et le théâtre. Jusqu'à ce que nous ayons assez de scènes littéraires, pour que le public sache que tout ce qui se fait de littérature a sa place, nous lui montrerons avec soin les endroits où se réfugient les œuvres élégantes, consciencieuses et pures. Nous féliciterons aussi les acteurs, du soin avec lequel ils jouent cette pièce, et parmi tous Mme Meynier, MM. Chéri et Maillard. Si Camille pouvait ne pas marcher comme un compas, cela ne serait pas plus laid que ce qu'il fait.

GYMNASÉ.

Les dames patronesses, par M. Arvers.

C'est un petit tableau d'un petit ridicule. Vous savez ces dames qui se chargent de placer des billets pour les bals des pauvres, et qui considèrent comme un succès d'en placer un plus grand nombre que leurs meilleures amies, non point à cause des pauvres, mais parce que cela veut dire qu'elles ont des relations plus étendues, plus élevées; que leur recommandation est un ordre pour leurs amis. Vous connaissez leur

hautes marées; sans elles ils ne pourraient stationner dans la Bidassoa. Les carlistes se préparaient contre l'attaque. De toutes parts on travaillait à élever de nouveaux retranchements.

Un rapport émané du commandant général de la Navarre confirme la nouvelle de la surprise du fort de Larrangua par D. Louis Goni. On a pris dans le fort enlevé, par surprise, 5 pièces d'artillerie, une grande quantité de munitions; 51 soldats et 1 officier ont été faits prisonniers. Le lendemain de cette expédition, les carlistes se sont empressés de retourner dans leurs quartiers sans avoir perdu un seul homme.

Le rapport est signé Zacalieguy et daté du quartier général de Cirangui, 5 février.

PORTUGAL. — Lisbonne, 10 février. — Tout est tranquille ici. Le club des Camillos, qui menaçait de faire un mouvement le 10 du mois dernier, a été réduit à une sorte d'impuissance dans le dernier meeting, c'est à peine si l'on a pu réunir neuf membres.

Les remontrances adressées au gouvernement au sujet du nouveau tarif portuaires ont produit un effet favorable. M. Passos a annoncé qu'il avait l'intention d'y faire quelques modifications. Les ministres ont une majorité considérable et l'opinion publique approuve la modération dont les cortès font preuve. On ne doute pas que le ministère pourra faire adopter le veto absolu ou l'établissement de la seconde chambre. Le cabinet se complétera prochainement. L'opinion générale est que le sous-secrétaire des finances, frère du ministre de l'intérieur sera chargé de la direction de ce département. Le baron Ribeiro de Sabroza sera, à ce qu'on croit, ministre de la guerre et M. Castro Pereira, précédemment ambassadeur à Madrid, ministre de la marine. Les traités d'Angleterre sur le trésor, à l'ordre de MM. Ricardo, pour le paiement des dividendes ont été acquittés honorablement à l'échéance. On attendait impatientement le budget. On croyait qu'il serait soumis à la chambre dans un bref délai. Le déficit de 3,500 contos qui existait lors de l'entrée de M. Passos aux affaires, pourra être couverte par les réformes et les réductions opérées dans tous les départements, et par les produits de la taxe décimale établie suivant le nouveau système. On parle d'un projet de fondation de toute la dette flottante qui serait convertie en 4 p. 0/0, dette intérieure.

Dans une des dernières séances des cortès portugaises a été renvoyée à la commission des finances, une proposition tendant à mettre en circulation immédiate 5,100 contos de reis d'ancien papier monnaie, et à vendre sans délai des propriétés nationales pour 5,000 contos de reis. On croit que cette proposition qui a pour but de remédier aux embarras actuels du ministère, rencontrera, surtout dans sa première partie, une vive opposition de la part des cortès.

M. Hory, officier anglais, qui a arrêté Mercier, après son attentat, a reçu la décoration de la Tour et de l'Épée.

Actes du gouvernement.

DÉPARTEMENT DE LA JUSTICE ET DES CULTES.

Le Bulletin des Lois, 480, contient une ordonnance du 15 janvier, qui modifie celle du 28 avril 1832, relative aux engagements volontaires et aux rengagements.

En vertu de cette nouvelle ordonnance, les engagements volontaires et les rengagements seront contractés sans distinction de corps ni d'arme, et dans les formes prescrites par les articles 34 et 37 de la loi du 21 mars 1832.

Le ministre de la guerre pourra, en conséquence, faire changer de corps et d'arme, après incorporation, les militaires engagés ou rengagés, lorsque l'intérêt ou les besoins du service l'exigeront.

Une ordonnance du 28 janvier, publiée dans le même Bulletin, contient les dispositions suivantes.

Art. 1^{er}. Les remplacements dans les corps seront désormais effectués sous les conditions générales imposées par les articles 19, 20, 21, 23 et 45 de la loi du 21 mars 1832, pour les remplacements devant les conseils de révision.

2. Le remplaçant, soit qu'il ait servi, soit qu'il n'ait pas servi, ne sera tenu d'accomplir que le temps de service qui restait à faire au remplacé; toutefois, ce temps ne pourra être de moins de trois ans, quelle que soit l'époque de remplacement, lorsque le remplaçant n'aura pas servi dans l'arme à laquelle appartient le remplacé.

3. Le remplacé supportera toutes les dépenses d'habillement et d'équipement que devra occasionner l'incorporation de son remplaçant.

4. Ses autorisations de remplacement continueront d'être données, au nom du ministre de la guerre, et sur la proposition des conseils d'administration des corps, par les maréchaux-de-camp commandants.

5. Les prescriptions de l'instruction approuvée par le roi le 3 décembre 1818, qui sont contraires aux présentes dispositions, ainsi que la décision royale du 15 avril 1828, sont et demeurent abrogées.

Une troisième ordonnance, datée du 30 janvier, porte que, sur les quarante mille hommes formant la seconde portion du contingent de la classe de 1835, vingt-deux mille hommes seront mis en activité.

DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

Par ordonnance royale, à la date du 12 février: M. le lieutenant-général Despans-Cubières est nommé directeur-général du personnel et des opérations militaires, en remplacement de M. le lieutenant-général vicomte Schramm, appelé à d'autres fonctions.

Chambre des Pairs.

Ordre du jour.

La chambre se réunira mardi pour discuter le projet de loi relatif à l'autorité des arrêts rendus par la cour de cassation après deux pourvois. La commission a conclu à l'adoption du projet de loi tel qu'il a été présenté.

Tribunaux.

M. Molteni, le célèbre inventeur du massage électrique, a quitté la ville

d'Orléans, théâtre de ces nombreux succès pour venir exercer à Paris ce qu'on est convenu d'appeler l'art de guérir. M. de Saint-Priest, fatigué depuis longtemps d'une gastrite rebelle, songea à faire usage du nouveau procédé: il se livra donc avec candeur, et consentit à se soumettre aux opérations, promettant, en cas de guérison radicale, une somme de 500 fr. Vain espoir! le temps se passe, mais non la gastrite. A qui la faute? Était-ce celle du malade, celle de l'opérateur, ou bien encore celle du procédé? Quoi qu'il en soit, M. de Saint-Priest aime mieux garder sa gastrite que de continuer à se laisser frictionner. M. Molteni, que cette rupture mettait à l'aise, en profita pour signifier à son ex-malade une petite note s'élevant à 795 fr.

M. Mermillod, avocat de M. de Saint-Priest, a vivement attaqué devant la deuxième Chambre, ce compte, qu'il a qualifié de *mémoire d'apothicaire*. Il a soutenu que son client n'avait promis 500 fr. à M. Molteni, qu'autant que la gastrite disparaîtrait complètement; mais que le traitement, au lieu d'atténuer, avait aggravé le mal. Qu'au surplus, loin d'être débiteur de M. Molteni, il avait contre lui une certaine lettre de change de 970 fr., dont il se réservait de faire usage.

M. Johannet devait présenter la défense de M. Molteni; mais avant de l'entendre, le Tribunal a ordonné la comparution des parties pour samedi prochain.

Mme Billot a un chien; Mme Isart, sa voisine, un autre. Les deux chiens, pas plus que les deux voisines, ne vivent d'accord, et Dieu sait quel vacarme dans le quartier, quand les quatre personnages en viennent aux explications! Ce que Mme Isart entend par explications pourrait fort bien prendre un autre nom, car cette manière de s'expliquer, comporte des coups de pied, des coups de poing, des coups de dents et des coups de pierre, ainsi qu'il résulte de la plainte réciproque portée respectivement par les deux voisines.

Jamais forces plus égales, pesanteurs mieux équilibrées ne s'étaient présentées dans la balance de la justice. Madame Billot est plaignante, aussi est madame Isart, qui se trouve ainsi prévenue comme l'est madame Billot. Les deux parties ont pour témoin chacune un chien, chacune un mari, chacune quatre voisins et chacune trois voisines; tous lesquels personnages, alternativement entendus, se paralysent si bien que les deux plateaux de la balance n'en éprouvent pas la moindre oscillation.

Mais-voici le dernier témoin de Mme Isart; à l'air triomphant de cette dernière, on voit que toutes ses espérances se sont réfugiées sur cet ultime révélateur, qui accourt, du fond de l'auditoire, un fouet à la main, chapeau ciré en tête, blouse neuve, en un mot, dans le plus grand uniforme du charretier endimanché.

Le charretier. — Voilà, voilà, présent! Eh ben, de quoi qu'il est question? Qu'est-ce que vous me voulez, vous?

M. le président. — Je vous demande d'abord vos noms?

Le charretier. — Mes noms, mes noms! facile à dire; quoi qu'on en veut faire de mes noms? Moi, je vous demande encore une fois ce que vous me voulez.

M. le président. — Témoin, il me semble que vous n'êtes pas dans votre bon sens.

Le charretier. — Moi! bah! faites pas attention; je suis tout ce que vous voudrez; mais pas fâchant et franc.

M. le président. — Quelle confiance voulez-vous qu'on ajoute à vos paroles? Vous ne vous tenez pas sur les jambes.

Le charretier. — Faites pas attention, c'est la grippe qui me tient dans les mollets; faites pas attention du tout, je suis ce que je suis, mais pour la vérité et franc à mort.

M. le président. — Il est de la dernière inconvenance que vous osiez vous présenter en cet état devant la justice.

Le charretier. — Puisque je vous dis que je suis pour dire la vérité et pour Mme Billot, qui a été housculée, mordue, égratignée, décollée par la société, et son chien aussi.

M. le président. — Retirez-vous; le tribunal ne peut vous entendre.

Le charretier. — Et son chien aussi. Pauvre bête! qu'est doux comme...

M. le président. — Retirez-vous, vous dis-je; vous n'êtes pas en état de parler.

Le charretier. — Doux, doux, quoi! doux comme...

M. le président. — Gardes, faites retirer cet homme.

Et au grand désespoir de Mme Isart, le charretier est entraîné, mis à la porte de l'audience, et les débats sont clos. Le résultat est le renvoi des deux prévenues, dépens compensés.

Mme Isart, qui n'a pas entendu le prononcé du jugement: Ils ont perdu, vive le gouvernement!

Mme Billot. — Mais non, c'est vous qu'a perdu.

Un avocat officieux, à toutes deux. — Ni l'une ni l'autre, vous êtes renvoyées toutes deux.

Mme Isart. — Ah! alors ils paieront les frais.

Mme Billot. — Oui, c'est eux qui doivent payer les frais puisqu'ils ont tort.

L'avocat. — Non, vous paierez les frais chacune par moitié.

En chœur. — Y a plus de justice, faut en appeler; où qu'il faut aller pour ça, monsieur le procureur?

L'avocat. — Allez au...

Mœurs publiques. - Vols. - Meurtres. - Suicides.

Carron, ouvrier maçon, et Lacharte, ouvrier fabricant en bijoux faux, étaient deux amis inséparables depuis environ deux ans; ils habitaient le même domicile et partageaient ensemble le fruit de leurs économies. Lacharte était cependant le plus laborieux et apportait le plus à la masse: c'est peut-être ce qui a déterminé Carron à assassiner son malheureux ami.

Samedi dernier, Carron dit à Lacharte qu'il désirait aller voir sa mère, aux environs de Senlis; Lacharte s'offrit d'accompagner la conduite à son ami: ils se mirent donc en route. Mais, le dimanche matin, le cadavre de Lacharte fut trouvé, par un garde-champêtre, sous un arbre, dans la forêt. Avis en fut donné, par les autorités du lieu, à M. le procureur-général. M. Allard, chef de la police de sûreté, fit des recherches dans Paris, et parvint à savoir que Lacharte avait accompagné Carron la veille de sa mort. Alors, les soupçons se portèrent sur lui, et hier, à six heures du soir, il fut arrêté rue de Bercy-Saint-Jean, 11, encore vêtu comme au moment de son départ: des taches de sang couvraient ses habits. Il fut déshabillé, et ses vêtements gardés comme

VARIÉTÉS.

Michel, ou Amour et Menuiserie, par MM. Duvert, Lauzanne et Jaime.

L'amour et la menuiserie
Sont tout le charme de la vie.
Venez jusqu'à mes derniers jours
Servir et bercer mes amours.

Voilà l'argument de la pièce. Qu'en dites-vous? que vous en semble? L'amour et la menuiserie qui font le charme de la vie: n'est-ce pas une belle découverte! quelque chose de neuf et de gracieux bien digne d'ouvrir les portes de l'Académie à MM. Duvert, Lauzanne et Jaime. Amour et menuiserie; deux divinités dont l'homme ignorait la plus puissante, la menuiserie. O menuiserie qui berce les amours, sois la bien-venue avec tes rabots, tes gouges, tes établis, tes tarabiscots, tes buttants moutons, tes vilbrequins, tes trousse-quins, etc., tu es digne de faire le charme de la vie et de la poésie aussi.

C'est pour cela, sans doute, que le menuisier Michel n'est pas le moins du monde menuisier tout du long de cette pièce. En effet, la menuiserie qui fait le charme de la vie, doit l'abandonner puisqu'il est malheureux; sans cela, s'il restait menuisier durant ses tribulations, comment la menuiserie ferait-elle le charme de la vie; il n'y aurait pas la moindre logique dans cette pièce, et cette pièce est cruellement logique.

Michel a sauvé de l'abandon un enfant de cinq ans, Cécile, et il l'a placée chez les maîtres d'un café, M. et Mme Ravigot. La petite fille a grandi, et sa jeune beauté a fait la fortune du café. Au moment où Michel en est amoureux, ce qui complète le refrain *Amour et Menuiserie*, il part, et pendant ce temps les Ravigot marient l'orpheline à un M. Derbourg, qui a acheté leur fonds. Malheureux mariage, car Cécile aime M. Antenor, un élégant de la Chaussée-d'Antin, qui a pour maxime qu'on prend

Les femmes par les petits soins,
Les maris par les petits verres.

Ce qui est fureusement élégant.

Quand Michel revient il trouve Cécile mariée et en butte à la dureté

de son mari qui se ruine et à qui M. Antenor prête de l'argent 2° à l'amour de celui-ci. Michel qui voit sa Cécile prête à faillir, se fait garçon de café pour l'empêcher de succomber.

La ruine se complète et le café disparaissant, le garçon de café devient inutile. Vous croyez peut-être que Michel reprend son état de menuisier; point: il se fait domestique de M. Antenor pour intercepter ses lettres à Cécile. Mais Cécile battue par son mari et peu content, vient malgré toutes ses précautions se réfugier chez M. Antenor. Son mari l'y poursuit; Michel l'aide et on chante le trio suivant:

Allons mademoiselle Cécile
Rendez dans votre domicile,
etc., etc.

Cependant le mari provoque Antenor et se fait tuer. Cécile, veuve, et qui a renoncé à son amour pour Antenor, travaille et fait des broderies pour vivre. Michel qui a hérité, lui fait bâtir une charmante maison, et au moment où il vient de l'y installer, au moment où Cécile découvre cet amour qui a abandonné pour elle jusqu'à la menuiserie, en ce moment Michel apprend qu'il est ruiné. Il se déssole, lorsque Cécile, qui hérite de son côté, lui rend sa fortune, son bonheur sa gaieté et son refrain:

Amour et menuiserie
Soyez le charme de ma vie,
etc., etc., etc.

Sans les élan de gaieté, de bonhomie et de sensibilité de Vernet, sans la vérité avec laquelle cet acteur sent et joue tous ses rôles, cette pièce n'eût pas supporté la représentation.

Nous ne ferons pas reproché à M. Bayard de cet ouvrage. Il y a trop peu de temps qu'il est le maître dans ce théâtre pour qu'on l'accuse de cette pièce soit de son fait. Mais nous lui recommandons de n'accepter que difficilement des charges pareilles à celle-ci.

Quant à MM. Duvert, Lauzanne et Jaime, il y a plaisir à leur dire par hasard: Vous avez fait une mauvaise pièce. Cela change un peu la phrase qu'ils vous imposent si souvent et qui consiste à louer la pièce de MM. Duvert et Lauzanne est gaie et spirituelle.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Faits divers. - Accidents. - Sinistres.

Avant-hier, dans la matinée, un particulier simplement vêtu, mais dont la mise annonçait un homme appartenant à la classe aisée, a été arrêté, non loin du Pont-Royal, en face du guichet des Tuileries, nanti d'un fusil à deux coups qui était recouvert d'un fourreau, et qu'il portait, dit-on, sous sa redingote.

Conduit au poste par les agents de police qui avaient opéré l'arrestation, on a examiné le fusil, dont les deux canons étaient, assure-t-on, chargés à balle; et ce particulier ayant été fouillé, on a trouvé sur lui plusieurs balles et quelques autres munitions.

Cet individu, qui s'est dit horloger, a soutenu qu'il suivait le quai pour aller à la barrière essayer son fusil, qu'il avait à l'avance chargé à cet effet.

Quoi qu'il en soit de cette explication, le particulier dont il s'agit n'a point été relâché.

Les rapports qui sont parvenus depuis deux jours à l'autorité sur la santé publique, continuent d'annoncer une décroissance de plus en plus sensible dans la maladie régnante.

Hier soir, à Paris, le ciel a paru éclairé par une aurore boréale. On remarquait, dans la direction du nord au couchant, une lueur d'un rose pâle, qui formait un jour parallèle à l'horizon. La foule s'arrêtait sur les quais et les boulevards pour observer les effets d'un phénomène qui, depuis quelque temps, s'est fréquemment renouvelé.

M. Chabrant, propriétaire, directeur des concerts Saint-Honoré, a envoyé à M. le maire du douzième arrondissement une somme de 1,000 fr., destinée à secourir les indigents que les atteintes de la maladie régnante ont privé de moyens d'existence.

Le bureau de bienfaisance a voté immédiatement une distribution extraordinaire de bois avec la destination fixée par le donateur.

Il résulte d'un tableau du mouvement de la population européenne, dans nos établissements d'Afrique, qu'elle s'est augmentée de 1,690 âmes en 1856. L'effectif, au 31 décembre 1856, était de 3,845 Français, 1,802 Anglais, 4,592 Espagnols, 1,845 Italiens, 810 Allemands, 6 Grecs et Russes et 21 Portugais. Dans le nombre, il y avait 7,756 hommes, 3,079 femmes et 5,656 enfants. Cette population est ainsi répartie: à Alger, 9,094 habitants; Oran, 3,068; Bône, 1,967; Bougie, 537; Mostaganem, 73.

Il y a en ce moment au ministère 30 demandes d'autorisation pour établir des fabriques de sucre de betterave sur plusieurs points de la France. Il paraît que la plupart de ces fabriques seraient fondées dans les départements du centre.

Plusieurs inspecteurs ont été nommés par le ministre de l'intérieur, et ont été envoyés dans les départements, pour surveiller l'exécution de la dernière circulaire, qui prescrit de poser sur les routes et aux carrefours des chemins des poteaux indicateurs de l'endroit où ces routes aboutissent.

Le second Théâtre-Français, qui, jusqu'à ce jour, avait passé pour une chimère, aura dans peu une existence réelle. C'est la salle Ventadour, que les directeurs ont adoptée. M. Piron, architecte, est chargé de diriger les embellissements que les directeurs se proposent de faire à cette salle.

Les habitants d'une commune des environs d'Aire, sont en ce moment en émoi à l'occasion de lettres qui viennent de l'autre monde à l'adresse d'un jeune homme dont la maîtresse est morte depuis un an. Dans l'espace de quinze jours sa future trepassée lui aurait écrit neuf lettres, dans chacune desquelles elle lui réitérait le menace de venir le tirer par les pieds pendant son sommeil, et avec tout l'appareil des tombeaux, s'il a le malheur de contracter l'union qu'il projette. Ce qu'il y a d'assez extraordinaire, c'est que les lettres, au lieu d'arriver des profondeurs de la terre, arrivent toujours au jeune homme par la cheminée.

Un incendie vient de réduire en cendres six maisons du village de Lory, canton de Pierrefontaine (Doubs). Une horrible circonstance a accompagné ce désastreux événement: la femme et les deux filles du nommé Létondal, ancien préposé des douanes, ont péri dans les flammes. Dès qu'elles s'aperçurent de l'incendie, la mère et la plus jeune des filles Létondal se disposèrent à emporter l'aînée, malade depuis quelque temps et privée de l'usage de ses jambes; mais elles étaient les progrès du feu, poussé par un vent furieux, que toutes les issues étaient déjà interceptées par les flammes.

Une seule voie de salut leur restait par une porte située à l'extrémité d'une longue allée. Elle s'y précipitèrent, toujours chargées de leur précieux fardeau. Mais la porte résista à tous leurs efforts, scellée et comme maçonnée par du fumier qui s'y trouvait adossé à l'extérieur, et qui s'était durci par la gelée. C'est là que, se tenant embrassées toutes trois comme on les a retrouvées le lendemain, ces infortunées ont péri après un temps plus ou moins long d'inexprimable désespoir.

Létondal père n'a pu lui-même se sauver qu'en s'élançant à travers les flammes, vêtu d'un simple caleçon; il a eu le corps couvert de brûlures et les pieds gelés.

Sciences. - Littérature. - Beaux-Arts.

Il y a eu cette semaine trois séances publiques à la Faculté de droit de Paris, pour les exercices du concours qui y est ouvert; l'ordre des inscriptions était MM. Bidard et Saint-Mexan-Bianc à faire chacun trois leçons.

Le premier qui, la semaine dernière, avait été obligé par une indisposition de céder son rang à M. Etienne, a seul été entendu sur la matière de la subrogation, qui lui était échue par le sort; M. Saint-Mexan, qui avait à traiter

des sociétés civiles et des engagements des associés entre eux, a été forcé, par l'état de sa santé, de demander que ces leçons fussent remises à une époque ultérieure, ce qui lui a été accordé.

Le nombre moyen annuel des lettres mises au rebut par la faute des personnes qui indiquent mal le bureau de poste, s'élève à près de dix-huit cent mille. Les retards occasionnés dans l'arrivée des lettres par l'absence ou la fausse indication des bureaux de poste sont en outre incalculables. C'est donc un service rendu par la Société des Dictionnaires que la publication d'un ouvrage donnant l'énumération aussi complète que possible de tous les bourgs, villages, hameaux et fermes qui couvrent la France, avec les noms des bureaux de poste du chef-lieu de canton, d'arrondissement, et du département auquel ils appartiennent, ainsi que le nombre de leurs habitants. Le Dictionnaire des villes, bourgs, villages, hameaux et fermes de France, qui contient l'énumération de plus de 60,000 localités, en nomenclature 3,000 qui n'ont pas plus de 5 à 20 habitants. Ce Dictionnaire est tout à la fois un ouvrage curieux et utile, et que toute personne qui jette seulement une fois, par année, une lettre importante à la poste, ne peut se dispenser de se procurer.

Vendredi dernier, à la représentation des *Huguenots*, Dérivis a remplacé Levasseur attaqué par la grippe; l'influenza n'avait pas du reste dimi-

nué l'affluence.

C'est à quinze jours d'ici qu'est fixée la rentrée de Mlle Fanny Elssler que sa santé tenait depuis si longtemps éloignée d'une scène où chacun de ses pas est un succès.

Biographie. - Nécrologie.

M. le baron Esplard de Cérango, général d'artillerie et conseiller d'état en Bavière, vient de mourir à Munich. Il avait commencé sa carrière militaire dès les premiers temps de la révolution française; et dans le cours de ses campagnes, son mérite et son caractère bienfaisant lui concilièrent l'affection de ses soldats, l'estime de ses adversaires.

M. le professeur Adam Azélin, le Nestor des hommes de science en Suède, le dernier des élèves de Linnée, et qui s'était surtout rendu célèbre par ses longs voyages faits en Asie et en Afrique, dans l'intérêt de l'histoire naturelle, est mort à Upsal, le 6 février, à l'âge de 86 ans. Deux de ses frères, MM. Jean et Pierre Azélin, plus jeunes que le défunt, voués à l'étude des sciences, le premier dans la chimie, le second dans la médecine, où ils se sont distingués par leurs talents, occupent aussi, depuis près d'un demi siècle, comme leur aîné, des chaires à l'Université d'Upsal.

Jean-Louis Klobber, cet homme distingué, dont la maxime était de consacrer sa vie à la vérité, est mort, le 15 février, à Francfort, à l'âge de 74 ans. Il est auteur d'un commentaire très estimé, sur les actes du congrès de Vienne de 1814 et 1815.

FONDS ANGLAIS. - Londres, 17 février.

CONSOLIDÉS p. c/ ouverts à	80 1/2	FONDS ESPAGNOLS, passifs	7 3/4
p. c/ fermés à	80 1/2	FONDS ESPAGNOLS, différés	32 1/2
FONDS ESPAGNOLS, actifs	27 3/4	OPÉRATIONS NOUVEAUX	49 1/2
		3 0/0	32 1/4

TORONTO, 20 février.

Les affaires ont repris une certaine activité aujourd'hui, par suite de la hausse de 1/2 0/0 qui a eu lieu sur les consolidés.

Les négociations se sont faites à 77 1/2 et 77 1/2; fin courant, 80 02 1/2 et 80 05, fin du mois prochain.

Ce soir, pas d'affaires.

Le Rédacteur en chef, gérant responsable, EMILE DE GIRARDIN

Imprimerie de Béthune et Plon, rue de Vaugirard, 30.

Tirage authentique de la PRESSE, d'après procès-verbal rédigé et signé le 11 Janvier 1837 en assemblée publique : 12,184.

AVIS AUX NÉGOCIANTS, AUX BANQUIERS, AUX FONCTIONNAIRES PUBLICS, ET A TOUTES LES PERSONNES QUI METTENT CHAQUE JOUR A LA POSTE DES LETTRES IMPORTANTES.

Le nombre moyen annuel des lettres tombées au rebut, pour fausse indication du bureau de poste, est, depuis six ans, de DIX-HUIT CENT MILLE, ainsi composé : 1830, seize cent mille. - 1831, quinze cent mille. - 1832, dix-neuf cent mille. - 1833, dix-neuf cent mille. - 1834, dix-neuf cent mille. - 1835, dix-neuf cent mille. dont plus de deux cent mille pour le service rural seulement.

Cette immense quantité de lettres reste à la poste sans parvenir à destination. L'indication exacte du bureau de poste est d'autant plus INDISPENSABLE, qu'il y a jusqu'à CENT communes en France qui portent le même nom, et un très grand nombre ont leur nom vingt fois répété. D'autres bourgs et villages, dont les noms se prononcent de même, diffèrent par l'orthographe, et de nombreuses erreurs en sont le résultat.

Quand la fausse indication du bureau de poste n'est pas une cause de REBUT, elle en est une de retard considérable. - Le nombre des affaires manquées par le retard des lettres est innombrable, et ce retard provient toujours de la non indication des bureaux de poste ou de leur fausse indication. - C'est pour remédier à ces inconvénients si funestes au commerce qu'a été conçu et exécuté le

DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DES VILLES, BOURGS, VILLAGES ET HAMEAUX DE FRANCE, ET DES PRINCIPALES VILLES DES PAYS ÉTRANGERS ET DES COLONIES, PAR DUCLOS.

Ce Dictionnaire, qui a été huit mois en cours de souscription, est terminé.

Il est composé de 80 FEUILLES SUR TROIS COLONNES en petit-texte compacte, ce qui donne la matière d'au moins 8 vol. de l'in-8° ordinaire.

Il n'offre point de détails statistiques et historiques, mais il contient, outre la nomenclature des trente-sept mille cent cinquante trois Communes de France, celle de TRENTÉ MILLE Villages, Hameaux et Fermes, dont PAS UN SEUL ne se trouve dans les ouvrages qui ont paru précédemment.

On ne peut parcourir une page du DICTIONNAIRE DES VILLES, VILLAGES ET HAMEAUX DE FRANCE sans trouver dix localités ayant seulement 10, 15 et 20 habitants. Le DICTIONNAIRE DES VILLES, VILLAGES ET HAMEAUX indique à quelle Commune, à quel Canton, à quel Arrondissement et à quel département ces localités appartiennent; quel est le nombre de leurs habitants, et le bureau de poste exact.

Peu de personnes savent d'une manière précise adresser leurs lettres à l'étranger, parce qu'il y a des destinations pour lesquelles l'affranchissement est obligatoire, et d'autres où il n'est que facultatif. Non seulement le DICTIONNAIRE DES VILLES donne ces renseignements si utiles, mais il indique encore jusqu'à

Un tirage à grand nombre permet de donner le DICTIONNAIRE DES VILLES, VILLAGES ET HAMEAUX, à 12 fr. l'exemplaire broché, et 15 fr. par la poste.

Cet ouvrage, qui fait partie des propriétés de la SOCIÉTÉ DES DICTIONNAIRES, se trouve à Paris, au Bureau central des Dictionnaires, rue des Filles-St-Thomas, 5, et dans les Départements, aux prix de Paris, chez les Directeurs correspondants de la Société des Dictionnaires, dont les noms suivent :

Haute-Garonne.....	Toussaint, ingénieur, place Rouaix, 15, à Toulouse.	Charente-Inférieure.....	Dannel, relieur, à Dieppe.	Eure-et-Loir.....	Garnier, imprimeur-libraire, à Chartres.
Aude.....		Deux-Sèvres.....	Dannel, place des Carmes, 37, à Rouen.	Calvados.....	Le commandant Harant, Pont-Saint-Pierre, 2, à Caen.
Ariège.....		Indre.....	Proust, maison de commission, à Niort.	Pas-de-Calais.....	Vanderest, négociant à Dunkerque.
Pyrénées-Orientales.....		Cher.....	Dufour, principal clerc de notaire, à Issoudun.	Somme.....	
Gers.....		Ain.....	Mercier-Lyvet, ancien greffier, faub. St-Nicolas, à Bourg.	Basses-Pyrénées.....	Paisac, rue Orbe, à Bayonne.
Hérault.....	Delcamp, garde-magasin du timbre, à Montpellier.	Saône-et-Loire.....	Bernay, maître de pension, à Noyers.	Landes.....	
Morbihan.....	Granger, propriétaire à Hénnebont.	Nièvre.....	M. Gibier-Desbols, r. du Tambour-d'Argent, 10, à Sens.	Gironde.....	Brunat de Nisville, inspecteur du télégraphe, à Bordeaux.
Bas-Rhin.....	F. Ehrmann, libraire, place de la Boucherie, à Strasbourg.	Yonne.....	Vital-Achard, à Bagnols.	Eure.....	Duquesnay, huissier, à Beaumont-le-Roger.
Aube.....	Papillon-Pénard, à Troyes.	Gard.....	Charvin, vérificateur des poids et mesures, à Chateaulin.	Creuse.....	Barrier-Génévoix, négociant, à Chatelus.
Drôme.....		Finistère.....	Etienne-Dupuy, libraire, rue du Saumon, au Mans.	Dordogne.....	Baylé, secrétaire en chef de la mairie, à Périgueux.
Ardèche.....	Lesieur, directeur des assurances, etc., à Valence.	Côte-du-Nord.....	Lucas, Grande-Rue, 20, à Poitiers.	Isère.....	
Loire.....		Var.....	Dumesnil, propriétaire, à Maubeuge.	Hautes-Alpes.....	Baumelle, à Grenoble.
Moselle.....		Sarthe.....	Grandchamp-Paigner, propr. à Orléans, faub. Madeleine.	Basses-Alpes.....	
Haut-Rhin.....	Brenon, professeur de langues, rue Fournirue, 20, à Metz.	Vienne.....	Morin, rue de la Petite-Treille, 2, à Clermont-Ferrand.	Charente-Inférieure.....	Saudau, imprimeur, à Saint-Jean-d'Angely.
Vosges.....		Charente.....		Allier.....	Lomet fils, maître de pension, à Moulins.
Meurthe.....		Nord.....		Cantal.....	B. Feray, à Aurillac.
Bouche-du-Rhône.....	Blanc, à Tarascon.	Loiret.....		Charente.....	Dardailhan, architecte-voyer, à Beauvais.
Mayenne.....	Feillé-Grand-Pré, imprimeur-libraire, à Laval.	Puy-de-Dôme.....		Haute-Vienne.....	Le Chevalier de Griffon, anc. cap. de caval., à Limoges.
Doubs.....	Jolyot, capitaine retraité, à Besançon.	Meuse.....		Aveyron.....	M. Ecurieux née Guittou de la Valade, à Rodez.
Corse.....	Fabiani frères, imprimeurs, libraires-éditeurs, à Bastia.	Aisne.....		Ille-et-Vilaine.....	Molliex, à Rennes.
Tarn.....	Mlle Jenny Coutanceau, rue Lacapelle, 121, à Montauban.	Ardennes.....		Vaucluse.....	Henri Chabal, à Cavaillon.
Tarn-et-Garonne.....		Marne.....		Maine-et-Loire.....	Brière Castille, à Doué, près Saumur.
Rhône.....	H. de Payan, libraire, rue de la Préfecture, 6, à Lyon.	Haute-Marne.....			
Haute-Saône.....	Suchaux, imprimeur-libraire, à Vesoul.				

Le DICTIONNAIRE DES BOURGS, VILLAGES ET HAMEAUX DE FRANCE se trouve aussi chez tous les Sous-Correspondants de la Société des Dictionnaires, et chez tous les Libraires et Dépositaires de publications périodiques de la France et de l'Etranger.

ESSENCE DE CAFÉ MOKA.

Cette essence, obtenue par un nouveau procédé à la vapeur, a atteint le dernier degré de perfection. Il suffit d'en verser deux petites cuillerées à café dans une demi-tasse d'eau, ou une tasse de lait chauffé et sucré convenablement, pour obtenir de suite un délicieux café. Chaque flacon, pour quatorze tasses, 1 fr. 20 c. à la pharmacie LESEUR, RUE DE LA HARPE, 71.

EAU INDIENNE seule véritablement avouée par la chimie pour brider les cheveux à la minute en toutes nuances d'une manière indélébile et sans danger. Cette essence, qui fait tomber les poils en cinq minutes, et sans nuire à la peau. Ces articles se vendent à l'essai, chez Mme Chantat, rue Richelieu, 67, au 1^{er}. Prix, 6 fr. Envois (Affranchir).

KAIFFA D'ORIENT

Brevet du gouvernement. Ce nouvel aliment analeptique et pectoral, est sain et très nutritif; il guérit les gastrites et toutes les irritations de poitrine et d'estomac. Prospectus gratuits à la pharmacie, rue J.-J. Rousseau, 21.

CORS, DURILLONS, OIGNONS.

YATRAS COMME pour les guérir radicalement en peu de jours et sans douleur. Chez Paul Gage, pharmacien, rue de Grenelle-Saint Germain, 12. Il est d'un emploi facile, et ne salit pas la chaussure.

FEUILLE DE COMMERCE.

PARIS, 19 février.

HALLE AUX BLÉS.

Prix 1^{re} qual., les 2 kil., 57 c. 1/2.

Farines, les 150 kil., de choix, 49 c. 50 ; 1^{re} qual., 47 c. 50 ; 2^e qual., 45 c. 50 ; 3^e qual., 43 c. 50 ; 4^e qual., 41 c. 50 ; 5^e qual., 39 c. 50 ; 6^e qual., 37 c. 50 ; 7^e qual., 35 c. 50 ; 8^e qual., 33 c. 50 ; 9^e qual., 31 c. 50 ; 10^e qual., 29 c. 50 ; 11^e qual., 27 c. 50 ; 12^e qual., 25 c. 50 ; 13^e qual., 23 c. 50 ; 14^e qual., 21 c. 50 ; 15^e qual., 19 c. 50 ; 16^e qual., 17 c. 50 ; 17^e qual., 15 c. 50 ; 18^e qual., 13 c. 50 ; 19^e qual., 11 c. 50 ; 20^e qual., 9 c. 50 ; 21^e qual., 7 c. 50 ; 22^e qual., 5 c. 50 ; 23^e qual., 3 c. 50 ; 24^e qual., 1 c. 50 ; 25^e qual., 0 c. 50 ; 26^e qual., 0 c. 50 ; 27^e qual., 0 c. 50 ; 28^e qual., 0 c. 50 ; 29^e qual., 0 c. 50 ; 30^e qual., 0 c. 50 ; 31^e qual., 0 c. 50 ; 32^e qual., 0 c. 50 ; 33^e qual., 0 c. 50 ; 34^e qual., 0 c. 50 ; 35^e qual., 0 c. 50 ; 36^e qual., 0 c. 50 ; 37^e qual., 0 c. 50 ; 38^e qual., 0 c. 50 ; 39^e qual., 0 c. 50 ; 40^e qual., 0 c. 50 ; 41^e qual., 0 c. 50 ; 42^e qual., 0 c. 50 ; 43^e qual., 0 c. 50 ; 44^e qual., 0 c. 50 ; 45^e qual., 0 c. 50 ; 46^e qual., 0 c. 50 ; 47^e qual., 0 c. 50 ; 48^e qual., 0 c. 50 ; 49^e qual., 0 c. 50 ; 50^e qual., 0 c. 50 ; 51^e qual., 0 c. 50 ; 52^e qual., 0 c. 50 ; 53^e qual., 0 c. 50 ; 54^e qual., 0 c. 50 ; 55^e qual., 0 c. 50 ; 56^e qual., 0 c. 50 ; 57^e qual., 0 c. 50 ; 58^e qual., 0 c. 50 ; 59^e qual., 0 c. 50 ; 60^e qual., 0 c. 50 ; 61^e qual., 0 c. 50 ; 62^e qual., 0 c. 50 ; 63^e qual., 0 c. 50 ; 64^e qual., 0 c. 50 ; 65^e qual., 0 c. 50 ; 66^e qual., 0 c. 50 ; 67^e qual., 0 c. 50 ; 68^e qual., 0 c. 50 ; 69^e qual., 0 c. 50 ; 70^e qual., 0 c. 50 ; 71^e qual., 0 c. 50 ; 72^e qual., 0 c. 50 ; 73^e qual., 0 c. 50 ; 74^e qual., 0 c. 50 ; 75^e qual., 0 c. 50 ; 76^e qual., 0 c. 50 ; 77^e qual., 0 c. 50 ; 78^e qual., 0 c. 50 ; 79^e qual., 0 c. 50 ; 80^e qual., 0 c. 50 ; 81^e qual., 0 c. 50 ; 82^e qual., 0 c. 50 ; 83^e qual., 0 c. 50 ; 84^e qual., 0 c. 50 ; 85^e qual., 0 c. 50 ; 86^e qual., 0 c. 50 ; 87^e qual., 0 c. 50 ; 88^e qual., 0 c. 50 ; 89^e qual., 0 c. 50 ; 90^e qual., 0 c. 50 ; 91^e qual., 0 c. 50 ; 92^e qual., 0 c. 50 ; 93^e qual., 0 c. 50 ; 94^e qual., 0 c. 50 ; 95^e qual., 0 c. 50 ; 96^e qual., 0 c. 50 ; 97^e qual., 0 c. 50 ; 98^e qual., 0 c. 50 ; 99^e qual., 0 c. 50 ; 100^e qual., 0 c. 50 ; 101^e qual., 0 c. 50 ; 102^e qual., 0 c. 50 ; 103^e qual., 0 c. 50 ; 104^e qual., 0 c. 50 ; 105^e qual., 0 c. 50 ; 106^e qual., 0 c. 50 ; 107^e qual., 0 c. 50 ; 108^e qual., 0 c. 50 ; 109^e qual., 0 c. 50 ; 110^e qual., 0 c. 50 ; 111^e qual., 0 c. 50 ; 112^e qual., 0 c. 50 ; 113^e qual., 0 c. 50 ; 114^e qual., 0 c. 50 ; 115^e qual., 0 c. 50 ; 116^e qual., 0 c. 50 ; 117^e qual., 0 c. 50 ; 118^e qual., 0 c. 50 ; 119^e qual., 0 c. 50 ; 120^e qual., 0 c. 50 ; 121^e qual., 0 c. 50 ; 122^e qual., 0 c. 50 ; 123^e qual., 0 c. 50 ; 124^e qual., 0 c. 50 ; 125^e qual., 0 c. 50 ; 126^e qual., 0 c. 50 ; 127^e qual., 0 c. 50 ; 128^e qual., 0 c. 50 ; 129^e qual., 0 c. 50 ; 130^e qual., 0 c. 50 ; 131^e qual., 0 c. 50 ; 132^e qual., 0 c. 50 ; 133^e qual., 0 c. 50 ; 134^e qual., 0 c. 50 ; 135^e qual., 0 c. 50 ; 136^e qual., 0 c. 50 ; 137^e qual., 0 c. 50 ; 138^e qual., 0 c. 50 ; 139^e qual., 0 c. 50 ; 140^e qual., 0 c. 50 ; 141^e qual., 0 c. 50 ; 142^e qual., 0 c. 50 ; 143^e qual., 0 c. 50 ; 144^e qual., 0 c. 50 ; 145^e qual., 0 c. 50 ; 146^e qual., 0 c. 50 ; 147^e qual., 0 c. 50 ; 148^e qual., 0 c. 50 ; 149^e qual., 0 c. 50 ; 150^e qual., 0 c. 50 ; 151^e qual., 0 c. 50 ; 152^e qual., 0 c. 50 ; 153^e qual., 0 c. 50 ; 154^e qual., 0 c. 50 ; 155^e qual., 0 c. 50 ; 156^e qual., 0 c. 50 ; 157^e qual., 0 c. 50 ; 158^e qual., 0 c. 50 ; 159^e qual., 0 c. 50 ; 160^e qual., 0 c. 50 ; 161^e qual., 0 c. 50 ; 162^e qual., 0 c. 50 ; 163^e qual., 0 c. 50 ; 164^e qual., 0 c. 50 ; 165^e qual., 0 c. 50 ; 166^e qual., 0 c. 50 ; 167^e qual., 0 c. 50 ; 168^e qual., 0 c. 50 ; 169^e qual., 0 c. 50 ; 170^e qual., 0 c. 50 ; 171^e qual., 0 c. 50 ; 172^e qual., 0 c. 50 ; 173^e qual., 0 c. 50 ; 174^e qual., 0 c. 50 ; 175^e qual., 0 c. 50 ; 176^e qual., 0 c. 50 ; 177^e qual., 0 c. 50 ; 178^e qual., 0 c. 50 ; 179^e qual., 0 c. 50 ; 180^e qual., 0 c. 50 ; 181^e qual., 0 c. 50 ; 182^e qual., 0 c. 50 ; 183^e qual., 0 c. 50 ; 184^e qual., 0 c. 50 ; 185^e qual., 0 c. 50 ; 186^e qual., 0 c. 50 ; 187^e qual., 0 c. 50 ; 188^e qual., 0 c. 50 ; 189^e qual., 0 c. 50 ; 190^e qual., 0 c. 50 ; 191^e qual., 0 c. 50 ; 192^e qual., 0 c. 50 ; 193^e qual., 0 c. 50 ; 194^e qual., 0 c. 50 ; 195^e qual., 0 c. 50 ; 196^e qual., 0 c. 50 ; 197^e qual., 0 c. 50 ; 198^e qual., 0 c. 50 ; 199^e qual., 0 c. 50 ; 200^e qual., 0 c. 50 ; 201^e qual., 0 c. 50 ; 202^e qual., 0 c. 50 ; 203^e qual., 0 c. 50 ; 204^e qual., 0 c. 50 ; 205^e qual., 0 c. 50 ; 206^e qual., 0 c. 50 ; 207^e qual., 0 c. 50 ; 208^e qual., 0 c. 50 ; 209^e qual., 0 c. 50 ; 210^e qual., 0 c. 50 ; 211^e qual., 0 c. 50 ; 212^e qual., 0 c. 50 ; 213^e qual., 0 c. 50 ; 214^e qual., 0 c. 50 ; 215^e qual., 0 c. 50 ; 216^e qual., 0 c. 50 ; 217^e qual., 0 c. 50 ; 218^e qual., 0 c. 50 ; 219^e qual., 0 c. 50 ; 220^e qual., 0 c. 50 ; 221^e qual., 0 c. 50 ; 222^e qual., 0 c. 50 ; 223^e qual., 0 c. 50 ; 224^e qual., 0 c. 50 ; 225^e qual., 0 c. 50 ; 226^e qual., 0 c. 50 ; 227^e qual., 0 c. 50 ; 228^e qual., 0 c. 50 ; 229^e qual., 0 c. 50 ; 230^e qual., 0 c. 50 ; 231^e qual., 0 c. 50 ; 232^e qual., 0 c. 50 ; 233^e qual., 0 c. 50 ; 234^e qual., 0 c. 50 ; 235^e qual., 0 c. 50 ; 236^e qual., 0 c. 50 ; 237^e qual., 0 c. 50 ; 238^e qual., 0 c. 50 ; 239^e qual., 0 c. 50 ; 240^e qual., 0 c. 50 ; 241^e qual., 0 c. 50 ; 242^e qual., 0 c. 50 ; 243^e qual., 0 c. 50 ; 244^e qual., 0 c. 50 ; 245^e qual., 0 c. 50 ; 246^e qual., 0 c. 50 ; 247^e qual., 0 c. 50 ; 248^e qual., 0 c. 50 ; 249^e qual., 0 c. 50 ; 250^e qual., 0 c. 50 ; 251^e qual., 0 c. 50 ; 252^e qual., 0 c. 50 ; 253^e qual., 0 c. 50 ; 254^e qual., 0 c. 50 ; 255^e qual., 0 c. 50 ; 256^e qual., 0 c. 50 ; 257^e qual., 0 c. 50 ; 258^e qual., 0 c. 50 ; 259^e qual., 0 c. 50 ; 260^e qual., 0 c. 50 ; 261^e qual., 0 c. 50 ; 262^e qual., 0 c. 50 ; 263^e qual., 0 c. 50 ; 264^e qual., 0 c. 50 ; 265^e qual., 0 c. 50 ; 266^e qual., 0 c. 50 ; 267^e qual., 0 c. 50 ; 268^e qual., 0 c. 50 ; 269^e qual., 0 c. 50 ; 270^e qual., 0 c. 50 ; 271^e qual., 0 c. 50 ; 272^e qual., 0 c. 50 ; 273^e qual., 0 c. 50 ; 274^e qual., 0 c. 50 ; 275^e qual., 0 c. 50 ; 276^e qual., 0 c. 50 ; 277^e qual., 0 c. 50 ; 278^e qual., 0 c. 50 ; 279^e qual., 0 c. 50 ; 280^e qual., 0 c. 50 ; 281^e qual., 0 c. 50 ; 282^e qual., 0 c. 50 ; 283^e qual., 0 c. 50 ; 284^e qual., 0 c. 50 ; 285^e qual., 0 c. 50 ; 286^e qual., 0 c. 50 ; 287^e qual., 0 c. 50 ; 288^e qual., 0 c. 50 ; 289^e qual., 0 c. 50 ; 290^e qual., 0 c. 50 ; 291^e qual., 0 c. 50 ; 292^e qual., 0 c. 50 ; 293^e qual., 0 c. 50 ; 294^e qual., 0 c. 50 ; 295^e qual., 0 c. 50 ; 296^e qual., 0 c. 50 ; 297^e qual., 0 c. 50 ; 298^e qual., 0 c. 50 ; 299^e qual., 0 c. 50 ; 300^e qual., 0 c. 50 ; 301^e qual., 0 c. 50 ; 302^e qual., 0 c. 50 ; 303^e qual., 0 c. 50 ; 304^e qual., 0 c. 50 ; 305^e qual., 0 c. 50 ; 306^e qual., 0 c. 50 ; 307^e qual., 0 c. 50 ; 308^e qual., 0 c. 50 ; 309^e qual., 0 c. 50 ; 310^e qual., 0 c. 50 ; 311^e qual., 0 c. 50 ; 312^e qual., 0 c. 50 ; 313^e qual., 0 c. 50 ; 314^e qual., 0 c. 50 ; 315^e qual., 0 c. 50 ; 316^e qual., 0 c. 50 ; 317^e qual., 0 c. 50 ; 318^e qual., 0 c. 50 ; 319^e qual., 0 c. 50 ; 320^e qual., 0 c. 50 ; 321^e qual., 0 c. 50 ; 322^e qual., 0 c. 50 ; 323^e qual., 0 c. 50 ; 324^e qual., 0 c. 50 ; 325^e qual., 0 c. 50 ; 326^e qual., 0 c. 50 ; 327^e qual., 0 c. 50 ; 328^e qual., 0 c. 50 ; 329^e qual., 0 c. 50 ; 330^e qual., 0 c. 50 ; 331^e qual., 0 c. 50 ; 332^e qual., 0 c. 50 ; 333^e qual., 0 c. 50 ; 334^e qual., 0 c. 50 ; 335^e qual., 0 c. 50 ; 336^e qual., 0 c. 50 ; 337^e qual., 0 c. 50 ; 338^e qual., 0 c. 50 ; 339^e qual., 0 c. 50 ; 340^e qual., 0 c. 50 ; 341^e qual., 0 c. 50 ; 342^e qual., 0 c. 50 ; 343^e qual., 0 c. 50 ; 344^e qual., 0 c. 50 ; 345^e qual., 0 c. 50 ; 346^e qual., 0 c. 50 ; 347^e qual., 0 c. 50 ; 348^e qual., 0 c. 50 ; 349^e qual., 0 c. 50 ; 350^e qual., 0 c. 50 ; 351^e qual., 0 c. 50 ; 352^e qual., 0 c. 50 ; 353^e qual., 0 c. 50 ; 354^e qual., 0 c. 50 ; 355^e qual., 0 c. 50 ; 356^e qual., 0 c. 50 ; 357^e qual., 0 c. 50 ; 358^e qual., 0 c. 50 ; 359^e qual., 0 c. 50 ; 360^e qual., 0 c. 50 ; 361^e qual., 0 c. 50 ; 362^e qual., 0 c. 50 ; 363^e qual., 0 c. 50 ; 364^e qual., 0 c. 50 ; 365^e qual., 0 c. 50 ; 366^e qual., 0 c. 50 ; 367^e qual., 0 c. 50 ; 368^e qual., 0 c. 50 ; 369^e qual., 0 c. 50 ; 370^e qual., 0 c. 50 ;